

L'APOSTOLAT SOCIAL ET SA SPIRITUALITE

Jean-Yves Calvez
Centre Sèvres et Ceras, Paris

La nouveauté d'après le Concile

L'engagement d'apostolat social n'est pas une invention récente dans la Compagnie. J'ai, pour ma part, dès ma jeunesse religieuse – dans l'après-guerre –, connu un grand nombre de jésuites, vieux et jeunes, engagés dans le monde de la pauvreté, dans celui des prisons, auprès des migrants, auprès des nomades, auprès des ouvriers en condition d'exploitation, auprès des femmes du service domestique : et, généralement, c'était des hommes de spiritualité profonde, d'inlassable dévouement. J'ai eu l'occasion de rencontrer, en 1947, le père Alberto Hurtado, de la province du Chili, que le pape inscrit ces jours-ci au catalogue des saints : j'ai compris vite ce que signifiait la vie de ce compagnon, tellement en appétit de répondre aux désirs du Christ pour lui, avec une spontanéité merveilleuse. Ce qui a été passablement neuf – pas absolument non plus bien sûr – dans la période récente, à la suite de la conférence de l'épiscopat latino-américain de Medellín (1968), du Synode des évêques *Iustitia in mundo* de 1971, et du décret 4 de la 32^e Congrégation générale de la Compagnie (1975), c'est l'insistance sur l'exigence de justice – un mot qu'on ne peut pas purement et simplement confondre avec charité –, l'insistance aussi sur les « structures », à réformer, à transformer, insistance donc sur l'action à effet institutionnel. « Les structures sociales, a dit la 32^e Congrégation, contribuent à façonner le monde et l'homme lui-même, jusque dans ses idées et ses sentiments, au plus intime de ses désirs et de ses aspirations. La transformation des structures en vue de la libération tant spirituelle que matérielle de l'homme est ainsi pour nous étroitement liée à l'œuvre d'évangélisation » (Décret 4, n. 40). A noter que le père Jean-Baptiste Janssens, supérieur général dans l'après-guerre, avait, dès ce temps, dès sa grande

Instruction sur l'apostolat social (en 1947), fortement insisté déjà sur l'importance de l'action sur les structures dans l'apostolat social. Cette préoccupation faisait pour lui partie, très expressément, de la définition même de cet apostolat.

La réponse des jésuites

Il me faut aussitôt ajouter, même s'il peut régner une opinion contraire, que c'est assez modestement que les jésuites se sont engagés dans ces dernières voies en ce qui leur est très spécifique... Le Décret 4 de la 32^e Congrégation avait d'ailleurs une autre préoccupation aussi, conduisant partiellement dans une autre direction, et à laquelle on a prêté beaucoup d'attention : la préoccupation qu'on incorpore la dimension d'apostolat social à *tout* apostolat de la Compagnie. C'est à quoi se sont efforcés tant le père Arrupe que le père Kolvenbach, c'est ce qu'ont appuyé aussi les 33^e et 34^e Congrégations générales. Il faut bien noter ces termes du décret 4 de la 32^e Congrégation : « On prêterait attention au rôle que peuvent jouer, au service de la foi et de la justice, les établissements d'enseignement, les revues, les paroisses, les maisons de retraites, les autres œuvres apostoliques dont nous avons la responsabilité », et « ce n'est pas seulement l'activité organisée qui doit être révisée à cette lumière, les ministères apostoliques individuels ne doivent pas l'être moins » (n. 76).

« Toutes nos tâches » (n. 29), toute notre vie même, sont concernées, disait la 32^e Congrégation. Notre vie, son style : était clairement évoqué aussi par là l'aspect spirituel de cet engagement. On espérait, à la 32^e Congrégation générale, une conversion des modes et styles de vie « telle que la pauvreté que nous avons vouée nous identifie au Christ pauvre qui s'est lui-même identifié aux plus démunis » (n.48).

Au total, dirai-je d'après ce que je puis connaître, en trente années beaucoup vraiment a été accompli. Le nombre de jésuites dans les tâches plus marquées par les préoccupations recommandées par la 32^e Congrégation générale s'est réellement accru. Même compte tenu de l'amenuisement numérique en certaines régions, ce nombre a été, pendant un temps au moins, nettement plus grand que dans les temps précédents. Aujourd'hui encore, la présence en des milieux de pauvreté – dans combien de bidonvilles, banlieues et favelles – est bien plus marquée qu'elle ne l'était autrefois. Et en toutes sortes de rencontres, dans la Compagnie, dans ses

provinces, on donne occasion de faire état de leur expérience spirituelle à ceux qui se trouvent socialement plus engagés. Nombre de jésuites ont des pauvres pour amis – comme l'avait souhaité Ignace dès les premiers temps.

Ce qui a animé les jésuites

Ce qui *a animé* fondamentalement cet engagement pour le grand nombre d'entre nous, c'est aussi très exactement ce qu'avait retenu la 32^e Congrégation générale, dans ces paroles décisives, marquées par la doctrine des documents de l'Eglise universelle dans l'après-Concile : « L'existence selon l'Evangile est une vie dans laquelle resplendit la parfaite justice de l'Evangile, qui dispose non seulement à reconnaître et respecter les droits et la dignité de tous, spécialement des plus petits et des plus faibles, mais encore à les promouvoir efficacement, et à s'ouvrir à toute misère, y compris de l'étranger et de l'ennemi, jusqu'au pardon des offenses et au dépassement des inimitiés par la réconciliation » (Décret 4, n. 18). Et : « Il n'y a pas de conversion authentique à l'amour de Dieu sans une conversion à l'amour des hommes, et, par là, aux exigences de la justice » (n. 28)¹.

*la justice est
toujours le premier
pas de l'amour*

Y a-t-il eu changement par la suite à cet égard ? On doit, je pense, remarquer qu'il a pu y avoir une tentation d'édulcoration quelque temps quand s'est introduit dans l'Eglise, un peu polémiquement parfois, le thème de l'*amour* préférentiel pour les pauvres, à côté, voire en contraste, de celui de l'*option* en leur faveur. Mais le père Kolvenbach a expressément réagi, au début de son généralat, contre l'abus que tel ou tel a pu chercher à faire de la première formule, plus *soft* en somme, préférée pour cela. Le père Kolvenbach a maintenu qu'elle n'est pas moins exigeante, et que la justice est toujours le premier pas de l'amour ; il a tenu fermement le cap en dépit de certaines critiques.

Par rapport aux « Exercices spirituels »

La question qui m'est posée est aussi celle du rapport de l'engagement d'apostolat social récent aux traits majeurs de la spiritualité –

disons de la spiritualité *de toujours* – de la Compagnie, que nous recevons particulièrement des *Exercices spirituels*. On sait combien ceux-ci étaient présents aux documents de la 32^e Congrégation générale, elle rassemblait ainsi les éléments essentiels de son message, bien dans l'esprit des *Exercices* : « La promotion de la justice, la présentation de notre foi et l'acheminement vers la rencontre personnelle avec le Christ constituent [tous trois ensemble] des dimensions constantes de tout notre apostolat » (n. 51).

Le père Arrupe eut certes à maintenir cette profonde orientation, contre des tendances sécularisantes qui se manifestèrent quelquefois, dans ses lettres et conférences majeures sur la spiritualité de la Compagnie : en particulier, sa lettre « Pour une intégration authentique de la vie spirituelle et de l'apostolat » (en 1976), sa Prière à Jésus-Christ notre modèle (« J'ai découvert que l'idéal de *notre* manière d'agir était *ta* manière d'agir, etc... » (en 1979) et ses conférences « L'inspiration trinitaire du charisme ignatien » et « Enracinés et fondés dans la charité », de 1980 et 1981.

La référence la plus fréquente que les jésuites ont faite dans la période récente au texte même des *Exercices* pour l'inspiration de leur engagement, d'apostolat social spécialement, a sans doute été la référence à la contemplation de l'Incarnation. Moins fréquemment au Règne ou aux Etendards (au « programme » du Seigneur). On a certes pu quelquefois se référer, dans cette contemplation, à l'humanité avant l'Incarnation, dans un sens un peu plat, pour souligner seulement l'universalité de l'intérêt de Dieu pour les hommes. Les jésuites ont en fait été souvent bien plus loin, insistant sur tout ce qu'il y a de misère et de violence dans le monde selon les termes d'Ignace : hommes « en guerre », gens « qui pleurent », « malades », hommes « qui meurent », à côté assurément d'autres qui sont en paix, en santé ou ont toute leur vie devant eux (ce contraste même fait aussi partie du tableau). Hommes « aveugles » par ailleurs, et encore hommes qui « frappent » leur prochain, qui « tuent », vont ainsi « en enfer ». C'est auprès de tous ces hommes que nous sommes appelés – comme le Verbe leur est envoyé – : et c'est cela l'apostolat social, au sens large du terme, ou bien l'appel à l'apostolat social fait évidemment partie de tout ce à quoi appellent ces situations des hommes.

La réponse est, d'autre part, « l'amour », selon saint Ignace en sa Contemplation pour parvenir à l'amour : amour « effectif », amour « qui travaille », amour « communication réciproque », à la base de tout apostolat social précisément. Je pense que ces traits ont vraiment été présents à la spiritualité de l'apostolat social jésuite depuis 1975.

Étapes

Avons-nous, ensuite, connu des étapes successives et diverses depuis le grand réveil de la 32^e Congrégation ? Il me semble qu'à partir d'un certain moment on a rendu trop d'importance à la différenciation ou distinction entre apostolat spirituel et apostolat social comme des « secteurs » d'apostolat – et tel jésuite fait partie de l'un et pas de l'autre, ou il s'adonne au premier, pas au second en même temps, ou encore au second mais pas ou peu au premier. Une certaine exigence de spécialisation joue en cela assurément (c'était non moins vrai avant la 32^e Congrégation générale mais on distinguait en ce temps-là plutôt une spécialisation d'apostolat de l'éducation et une spécialisation d'apostolat social), on isolait moins fréquemment un secteur d'apostolat spirituel, sauf en pensant aux maisons de retraites (et à quelques accompagnements, de séminaires par exemple, par des pères spirituels).

On n'a certes jamais manqué de rencontrer quelque tension entre l'aspect spirituel et l'aspect social de l'apostolat – quelque évangéliques que soient les sources jésuites de l'apostolat social lui-même. Dans un petit écrit autobiographique, il y a cinq ans, j'ai noté ceci sur mon propre parcours : « Je me suis interrogé souvent sur le sens de l'apostolat social, de l'étude des questions sociales en particulier. En 1965-66 surtout. Le Concile, inspirateur, interrogateur, déstabilisateur peut-on même dire, se terminait à ce moment. Il ne laissait pas en repos. [Dans son esprit], l'essentiel d'un apostolat social, sous diverses modalités, m'était apparu consister à aider le prochain sous l'angle de ses relations, même institutionnalisées, avec ses frères, aider tous les hommes à vivre entre eux comme des frères, frères de Jésus-Christ[...] Certaines formes de l'apostolat social qui ne mettent pas directement en contact avec les hommes, qui ne les aident qu'indirectement (par exemple en cherchant des 'modèles' de société) peuvent alors quelquefois faire problème. Communiquer de personne à personne, dans la 'conversation', un terme qui me paraît si essentiel chez saint Ignace, est vraiment au centre, le reste est 'indirect' ». Je poursuivais certes : « Cet indirect est très nécessaire pourtant, je n'ai jamais pu échapper à cette conclusion chaque fois que je me suis ré-interrogé ». « Il y a au reste quelque illusion, ajoutais-je, dans l'idée de communication immédiate, nul ne doit prétendre s'y enfermer »². J'ai réfléchi souvent et beaucoup sur tout cela, certain que ce n'est jamais simple.

Il y a, dans un sens voisin, l'opposition qu'on a pu faire et qu'on ne manque pas de faire encore entre le besoin « spirituel », la faim spirituelle du monde, et le besoin « matériel » ou social, important mais non premier, dit-on, sauf cas extrême. On est sans doute redevenu plus sensible à cette opposition après avoir un certain temps cessé de l'être. Il y a bien sûr ce « cas extrême »... dont on ne peut jamais facilement se débarrasser. Mais la décision, en nombre de situations, à nouveau n'est pas aisée. Et la Compagnie vit toujours, nécessairement dirai-je, ces tensions.

Diverses formes, divers problèmes

Si l'on prend le terme apostolat social dans un sens large pour y inclure autant des activités d'engagement direct, *d'advocacy* (défense de ceux qui souffrent), d'organisation de groupes de résistance ou de lutte pour la justice, que des activités de recherche, d'enseignement, de

*amour « effectif », amour
« qui travaille », amour
« communication réciproque »,
à la base de tout apostolat
social précisément*

formation de leaders, on ne peut manquer de relever de grandes différences dans les difficultés qui se présentent à ceux qui sont engagés plutôt dans les unes ou plutôt dans les autres. A propos des premières de ces activités on n'a pas manqué de se préoccuper d'exemples où elles conduisent à une « politisation », prenons le mot

en son sens péjoratif d'envahissement d'une personnalité par la préoccupation des moyens plus que des fins, ou d'envahissement par l'idéologie, qui peut souvent aussi caractériser l'action du genre politique. On a signalé, surtout sans doute dans la fin des années soixante-dix, en plusieurs régions du monde, le phénomène du « *burn out* », situation d'épuisement en réalité (physique et psychique) et de vide spirituel conséquent à laquelle peut conduire un dévouement exigeant mais sans recul ni repos. On brûle alors la chandelle par les deux bouts, et l'on est bientôt vide de ressources. Ce n'est pas propre au seul apostolat social, mais l'apostolat social est un secteur où le danger a été assez souvent observé.

Dans la part plus intellectuelle de cet apostolat, on rencontre plutôt les problèmes de tout apostolat intellectuel, principalement de recherche, sur lesquels le père Arrupe attirait naguère l'attention. Distance surtout d'avec l'expérience proche et concrète, et satisfaction de la maîtrise intellectuelle des choses, prétention donc.

La recherche, faut-il il est vrai noter, a beaucoup changé de nature dans l'apostolat social. Il y eut un temps – dans l'après-guerre et dans le temps de la première problématique du « développement » aussi bien que de la « révolution » – où l'on se sentait capable d'offrir des épures complètes pour la réforme ou la transformation de « la société ». Le progrès de la complexité des réalités sociales invite aujourd'hui généralement à plus de modération... Mais on est du coup moins stimulé. Et il se peut que la contribution créatrice à une pensée sociale chrétienne ait diminué de la part des jésuites. L'apostolat social est davantage centré alors sur la participation à l'expérience vécue, et sur l'accompagnement des personnes dans leurs situations sans prétendre autant à transformer celles-ci. On a moins d'illusions, mais il faut remarquer que diminue aussi la présence aux propositions touchant les structures dans la société.

Les « centres » du type Centre de Recherche et d'Action Sociale, ou CIAS, en espagnol, ont parfois souffert, en outre, d'une séparation ou distance par rapport au reste des provinces auxquelles ils appartiennent, alors qu'ils doivent y jouer un rôle d'animation. Le père Kolvenbach a récemment rappelé ce type de difficulté et demandé avec insistance qu'on n'y cède pas.

Le problème le plus important

Observé sur une longue durée – d'environ cinquante ans –, l'apostolat social dans la Compagnie n'a rien, peut-on conclure, d'un long cours tranquille. C'est, au contraire, pour la Compagnie, une entreprise difficile autant qu'elle est essentielle. Dans la période récente on signale souvent des échecs ou des reculs. Les textes récemment publiés par *Promotio iustitiae* en témoignent ainsi que les commentaires faits par le père général Peter Hans Kolvenbach dans diverses rencontres, soit des Provinciaux ou des Procureurs, soit des coordinateurs de l'apostolat social. On est touché aujourd'hui, en bien des régions, par le faible nombre des vocations, l'incidence sur l'apostolat social en est forte. On subit aussi l'effet des

tendances pastorales dominantes dans l'Eglise contemporaine, guère favorables souvent, il faut bien le reconnaître, à l'apostolat social au sens fort.

Mais le problème le plus important est, me semble-t-il, et demeure un problème d'intégration, au sens le plus fort de ce terme. Il faut éviter une conception faisant du social une dimension *éthique* seulement du christianisme, quelque chose alors de latéral, « déduit » de l'essentiel, fût-ce de grande importance : dans cette direction on ne convainc jamais pleinement, et on en vient souvent à « se fatiguer », à s'user. Il faut tendre, au contraire, à faire du social une dimension théologique ou théologale, dimension *de la foi même* comme engagement à l'égard de Dieu dont le prochain n'est pas séparé – « à peine moins qu'un dieu », cet homme, ce frère, selon le Psaume ! On peut bien alors distinguer pratiquement un apostolat spirituel et un apostolat social comme des spécialisations (relatives) diverses, mais on entend le social même comme « spirituel » au sens où c'est à Dieu qu'on se donne en se donnant au prochain – et il n'y a pas de vrai don à Dieu (« que tu ne vois pas ») sans don au prochain (« que tu vois »). L'éthique est à la mode, mais elle n'est justement pas toujours comprise comme dimension de la foi même, en tel cas il ne faut jamais se contenter du seul point de vue éthique.

Il est évident que l'exigence d'intégration que je souligne ainsi se répercute autant sur l'apostolat « spirituel », qui doit de même comporter, intrinsèquement liée et toujours présente, la dimension « sociale », car l'homme *est* social – l'apostolat spirituel au sens courant ne comporte pas toujours vraiment cette dimension. Que d'invitations au total, donc, à échanger davantage et en profondeur dans cette Compagnie entre « compagnons ».

¹ « Ou bien Notre mission veut que nous introduisions à l'amour du Père, et, par lui, inséparablement à l'amour du prochain et à la justice » (ibid).

² Jean-Yves Calvez, Compagnon de Jésus. Un itinéraire, Desclée de Brouwer, 2000, p. 29-30.